

La première ascension de la face nord de la Pique Longue

Quand je fais ce voyage, j'ai toujours, à un moment, une pensée pour cette cordée formée par Henri Barrio et Robert Bellocq qui avait découvert ce cheminement en août 1933. Voici cette histoire racontée par Henri Barrio et parue dans la revue Altitude en 1970.

Lundi 7 août 1933 - Allongés sur l'un des énormes rochers des Oulettes de gaube, nous goûtons, mon ami Robert Bellocq et moi, la douceur du repos après l'interminable montée du sentier conduisant au refuge de Baysselance. Un soleil encore brûlant, malgré l'heure avancée, chauffe nos épaules meurtries par le poids des sacs.

Nous pouvons contempler tout à loisir le versant nord du Vignemale qui, magnifique, se dresse d'un seul jet au dessus des neiges crevassées du glacier des Oulettes. Le sombre couloir de Gaube et les séracs du Petit Vignemale attirent un instant nos regards. Mais, aujourd'hui, c'est la grande muraille de la Pique Longue elle-même qui est l'objet de notre attention passionnée.

D'où nous sommes, il nous est impossible de déceler un défaut dans la paroi, où de grandes taches d'ombre semblent accuser des surplombs et qui paraît inaccessible. Mais nous savons combien l'apparence des montagnes renseigne peu sur leur difficulté réelle, et varie selon les dispositions momentanées de celui qui observe. Mieux vaut ne pas s'attarder à un examen peu utile et prendre un bon repos en vue de nos efforts de demain. Une cavité sous un gros bloc, fermé par un léger mur de pierre, et dont le sol est recouvert d'herbe sèche : telle est la "Villa Meillon" qui nous abritera cette nuit. Après un léger repas, serrés l'un contre l'autre, nous essayons de dormir.

Mardi 8- Nous partons à 5 heures du matin. La marche d'approche est vraiment bien nécessaire pour assouplir avant l'escalade nos membres raidis par le froid et la dureté de notre couche. Nous remontons le glacier des Oulettes en direction de la paroi. Nous voici à son pied.

Lentement nous suivons la rimaye, cherchant dans la muraille qui nous domine un point de passage où notre progression soit assurée pendant quelques mètres : un peu plus haut, en effet, d'étroites terrasses nous permettront de virer. A une quarantaine de mètres avant la rimaye du couloir de Gaube, nous nous arrêtons : la muraille vient de nous livrer enfin son point faible.

Il est 6 heures. Nous prenons nos dispositions d'escalade. Nous abandonnons dans un creux de la roche, où nous viendrons les rechercher à la descente, un sac, nos deux piolets et nos souliers. Chaussés de légères espadrilles, encordés à trente mètres, nous abordons le rocher. Le leader, bientôt à bout de corde, s'arrête, et le second le suit, non sans se plaindre de la quantité exagérée de pitons et mousquetons qui cliquettent dans son sac.

Encore sous le coup de nos impressions pessimistes de la veille, nous grimpons avec lenteur et prudence. Nos sandales adhèrent merveilleusement sur le calcaire bien sec.

Des prises assez nombreuses nous permettent une progression très sûre et nous gravissons sans trop de difficultés les cent premiers mètres. Ils comptent cependant parmi les plus redressés de la muraille. ce premier succès nous enhardit et nous fait envisager avec confiance l'issue de la course. Pourtant, huit cent mètres environ restent encore à gravir.

Bientôt la pente s'adoucit singulièrement, à tel point que progressons de front et sans difficulté aucune. Notre étonnement est grand de nous élever aussi aisément sur une paroi qui, d'en bas, nous avait presque paru impossible. Nous commençons presque à être un peu déçus ; mais si le plaisir de la varappe n'est pas tel que nous l'avions attendu, celui de nos yeux, par contre, gagne à la liberté d'esprit que le rocher nous laisse.

Virant facilement vers la gauche, nous décidons d'aller jeter un coup d'oeil vers les murailles

entre lesquelles le couloir de Gaube est encaissé. Spectacle unique que celui des parois toutes blanches qui se précipitent dans l'ombre du gouffre.

Nous nous élevons maintenant sur une crête en saillie dans la muraille, et, pendant quelques instants, nous jouissons un peu du plaisir de l'escalade. Nous obliquons ensuite vers la droite en direction de l'arête de Gaube. Le calcaire blanc fait place à un mauvais rocher rouge, délité, dont les prises sont aussi nombreuses qu'instables. Fourvoyés dans un mauvais passage, nous sommes obligés de poser un court rappel pour revenir dans des blocs plus faciles. Bientôt après, nous arrivons à l'arête de Gaube. Une trentaine de mètres à parcourir et nous foulons le sommet de la Pique Longue. Il est midi trente.

De notre sac, tombé à terre, sortent les pointes luisantes des pitons qui ont réussi à percer la forte toile. Nous n'avons pas eu à nous en servir, mais qui pouvait prévoir?

Nous nous étirons paresseusement au soleil pendant de longues minutes, mais le moment vient enfin de partir. En sandale et sans piolet, nous dévalons le grand glacier d'Ossoue. Après bien des glissades qui mettent nos sandales en lambeaux, nous prenons pied sur le sentier qui conduit au refuge d'Ossoue.

Henri Barrio